

Abréger pour transmettre :

le cas Dickens

Supposons que j'aie seize ans cette année et que, par le plus grand des hasards, j'ouvre ce livre au titre rébarbatif *Les Papiers posthumes du Pickwick Club*. Je vais tomber dès la première page sur des phrases telles que : « *La Société a écouté avec des sentiments de satisfaction sans mélange et d'approbation sans restrictions la communication de M. Samuel Pickwick, G.C.M.P.C., intitulée "Observations sur la source des étangs de Hampstead, avec quelques remarques sur la théorie des têtards"*. » Il y a une forte probabilité pour que je referme ledit bouquin en maugréant : « N'importe quoi. »

Mais ayant eu seize ans en 1970, j'ai grandi dans la foi des livres, transmise par mes parents et mes enseignants. Je lus donc ce premier chapitre sans comprendre grand-chose, mais j'y étais préparée par la lecture de nombreux classiques français. J'eus ma récompense dès le deuxième chapitre ; les aventures de M. Pickwick m'enchantèrent et continuent de m'enchanter.

Quelques mois plus tard, je découvris le second roman de Dickens mis à ma disposition dans la bibliothèque paternelle : *Notre Ami commun*. Et là, nouvel écueil : l'énigmatique préface d'Alain. Il ne me venait pas plus à l'esprit d'enjamber une préface que d'entrer chez quelqu'un sans m'essuyer les pieds. « *J'ai toujours lu Dickens et relu sans aucune fatigue* », m'avoua d'emblée le philosophe. Ah bon ? S'ensuivirent plusieurs chapitres d'un roman-feuilleton dans lequel je barbotai jusqu'à ce que, le brouillard se levant sur la Tamise, j'entrevoie quelque chose dans la

trouée : j'étais amoureuse de Eugene Wrayburn, le ténébreux avocat sans cause. Je relus plusieurs fois et sans fatigue le roman, la préface d'Alain en devenant la nécessaire porte d'entrée. Nous partagions, lui et moi, le même amour, et c'était bon d'avoir quelqu'un pour en parler. Car mon professeur avait décliné mon offre de faire un exposé sur Charles Dickens, au motif que celui-ci était anglais. En faculté, au moment du mémoire de maîtrise, on m'opposa le même refus pour la même raison. Mais, pour le doctorat de troisième cycle, je trouvai un subterfuge.

En cherchant dans les librairies tout ce qui se rapportait à mon auteur, je tombai sur un petit livre de la collection « Spirale » pour la jeunesse, qui se présentait effrontément : « *Charles Dickens, Olivier Twist.* » J'estimai à vue d'œil qu'il manquait les trois quarts du texte et, du coup, je tenais le sujet de ma thèse : « *Pourquoi et comment on adapte les romans classiques au public enfantin.* » L'un des chapitres s'intitula : « Dickens : ce qu'ils en ont fait. »

Mon mari étant statisticien, mon premier souci fut de quantifier les différentes adaptations présentes sur le marché. Vous serez sûrement intéressés d'apprendre que *Les Aventures de M. Pickwick*, titre inventé par les adaptateurs, préservent 35 % du texte chez Bourrelier, 25 % en « Super 1000 » et 13 % dans la « Bibliothèque Verte ». L'adaptation la plus serrée des trois, celle de la « Bibliothèque Verte », conserve de façon très détaillée, sur trente-cinq pages, le récit du procès de Pickwick contre Bardell, sa logeuse, qui l'accuse de lui avoir fait une promesse de mariage sans l'avoir tenue.

Il s'agit d'un morceau d'anthologie bien connu, mais qui paraît peu approprié à l'âge du lecteur (huit-dix ans), d'autant que l'emprisonnement de Pickwick, très pittoresque et émouvant, est soumis à un rétrécissement des plus dommageables. Dans l'adaptation Bourrelier, effectuée par Isabelle Jan, une spécialiste de la littérature enfantine, le parti pris est tout autre puisque l'adaptatrice supprime toute l'affaire Bardell et le passage de Pickwick dans la prison pour dettes, gardant ainsi au roman de Dickens une plus grande unité de ton, mais le privant de sa part d'humanité.



Pickwick résiste tant bien que mal à tous ces mauvais traitements, car l'intérêt de l'histoire repose davantage sur les personnages que dans l'intrigue, quasi inexistante. Il n'en va pas de même pour *Olivier Twist*, qui n'est plus en version adaptée «Spirale» qu'un enchaînement de malheurs, risibles à force d'être superlatifs. On n'y retrouve presque rien de la peinture du «milieu» londonien, tant l'adaptateur semble avoir à cœur de ne pas effrayer le jeune lecteur.

L'avant-propos dédramatise par avance : «*Olivier Twist est un récit imaginaire dans lequel Dickens a exagéré la souffrance d'un enfant trop faible pour se défendre. Quand vous aurez refermé le livre, dormez donc en paix, sans faire de vilains rêves : vous ne risquez pas de rencontrer un Sikes sur votre chemin.*» On ne saurait mieux trahir Dickens qui déclarait justement dans sa préface : «*Je suis sûr en tout cas d'une chose, c'est qu'il existe des hommes tels que Sikes.*» À l'époque, Jean Gattégno s'interrogeait : «*Qui dira le tort causé par la "Bibliothèque Verte" à nombre d'immenses écrivains ?*»

M'efforçant, dans ma thèse, d'être cette personne que Gattégno appelait de ses vœux, j'en vins à me poser une autre question : l'adaptation ne serait-elle pas la preuve que Dickens n'est en aucune façon un auteur pour enfants puisque son style doit être remanié, ses intrigues simplifiées, sa dureté affadie, etc. ? Fallait-il, de ce fait, renoncer à transmettre Dickens aux enfants ? Ma conclusion du moment fut celle-ci :

« Pourquoi s'acharne-t-on à mettre Dickens au niveau supposé des enfants quand il serait tellement plus profitable de mettre les enfants au niveau de Dickens ? Le fervent dickensien qu'était Alain disait : "Je suis loin de croire que l'enfant doit comprendre tout ce qu'il lit. Cela est trop fort pour lui ? Parbleu, je l'espère bien." Dickens est certainement "trop fort" pour l'enfant de huit ou dix ans auquel on propose *Olivier Twist* en collection "Spirale". Les romans intégraux sont longs à déchiffrer, et le jeune lecteur, à la technique encore peu efficace, risque de s'empêtrer dans les descriptions et les diatribes, de se perdre dans la cohue des personnages. Mais, selon la maturité de chaque enfant, on pourra entreprendre une lecture complice de Dickens, lecture faite à voix haute, au coin du lit à défaut d'un coin du feu. Libre au lecteur-adaptateur de faire comme la maman de Marcel Proust, qui escamotait certains passages de *François le Champi*. Cette lecture familiale, qui restituera à merveille le climat affectif des romans dickensiens, sera sans nul doute la plus précieuse initiation au plaisir littéraire, et le jeune auditeur, devenu homme, reviendra d'autant plus facilement à Dickens que ces gros livres reliés lui paraîtront contenir le sens de sa propre enfance. »

Vision idyllique, certainement, mais vingt-sept ans après avoir écrit ces lignes, je suis en train de lire soir après soir *Les Papiers posthumes du Pickwick Club* à ma fille de onze ans. Je l'ai prévenue avant de commencer : « Le premier chapitre est chiant. »

Après avoir bouclé ma thèse, je restai néanmoins avec quelques interrogations en tête et tout mon amour pour Charles sur les bras. C'est alors que j'appris l'existence de bourses proposées aux étudiants français par le British Council. Je me trouvai en hâte un thème de recherche : « Dickens écrivain de l'enfance ou écrivain pour enfants ? », pris cent quatre-vingts heures de cours d'anglais accélérés, quémandai quelques recommandations auprès d'universitaires français que mon approche sentimentale de Charles dérouta, puis rencontrai un respon-

sable du British Council que mon sentimentalisme convainquit bien mieux que mon anglais approximatif. *God bless him!* J'étais alors mariée, mère d'un petit garçon, mais je partis m'installer à Londres chez une logeuse, tel un autre David Copperfield et, durant tout un mois, je travaillai tantôt dans ma petite chambre de Prideaux Place, tantôt au Dickens House Museum, 48 Doughty Street, là où Dickens écrivit *Pickwick* et *Olivier Twist*.

J'avais en tête un projet assez touffu, sinon confus. Je voulais démontrer que, par l'importance donnée aux enfants dans son œuvre, Dickens a été le plus grand des peintres de l'enfance, d'où son assimilation à un auteur pour enfants. Je comptais étudier plus précisément la représentation de l'enfance dans *David Copperfield* et *De grandes espérances*, et ce que des adaptations, tant anglaises que françaises, en ont retenu. Ensuite, je voulais répondre à ma question : Dickens est-il, oui ou non, lisible par des jeunes, et à quelles conditions ?

Dans ma thèse de troisième cycle, j'avais convoqué linguistes et psychologues pour obtenir une réponse. L'écriture de Dickens me semblait soulever une difficulté majeure : elle est très imagée. « *Tordre le cou aux métaphores* », prône Michel Tournier lorsqu'il s'auto-adapte pour les enfants. Mais les images, chez Dickens, ne sont pas de simples ornements, ce sont de réelles métamorphoses où l'on passe du végétal à l'animal, de l'humain au minéral, dans une poétique et humoristique connivence des règnes et des hiérarchies. Les enfants seraient-ils insensibles à ces écheveaux métaphoriques ou à ces anthropomorphismes si proches de ce que peut être leur propre interprétation de l'univers ? Je résolus de ne pas m'en tenir à des hypothèses vaguement étayées par des théoriciens, mais d'aller tout bonnement tester Dickens auprès d'enfants et d'adolescents. C'est donc à Charles que je dois d'avoir fait mes premières animations en milieu scolaire... à Londres.

Je rendis d'abord visite à quatre classes de filles, âgées de treize et dix-sept ans, à Camden School. Mon constat en cette année 1983 : une écolière anglaise moyenne peut citer deux titres de Dickens, mais ne l'a pas lu. Elle a parfois essayé un roman, mais elle l'a abandonné, ou elle connaît une adaptation d'*Olivier Twist* qu'elle a trouvée ennuyeuse. Elle

en a parfois étudié un extrait en classe. Elle trouve que l'anglais de Dickens est « vieux » et m'assure qu'il parle beaucoup pour ne rien dire. Dans les quatre classes, j'ai testé une métaphore filée tirée de *Dombey et Fils*. L'établissement scolaire du docteur Blimber y est comparé à une vaste serre où tous les élèves fleurissent avant l'heure et fournissent des asperges intellectuelles toute l'année et des groseilles à maquereau mathématiques hors saison, mais fort aigres. Avant de commencer ma lecture, j'ai bien précisé qu'il s'agissait d'une école ; mais à ma question : « Qu'avez-vous compris ? », la réponse a fusé : « *Nothing* », assortie de diverses tentatives d'explication : les enfants décrits par Dickens travaillaient dans une ferme ou étaient en cours de sciences...

L'autre difficulté posée par Dickens est sa tournure d'esprit ironique, qui laisse entendre le contraire de ce qu'il dit, et sa façon, également ironique, d'adopter comme étant le sien le point de vue du méchant. Malheureusement, après lecture de deux extraits dans lesquels il fait part de sentiments religieux, les siens et ceux d'un hypocrite, les jeunes filles furent incapables de me dire dans quel cas il était sincère et dans quel cas il ironisait.

Sans me décourager, je repris mon bâton de pèlerin pour me rendre à l'école primaire de St John's Mews. Les enfants avaient entre neuf et dix ans ; ils m'émerveillèrent par leur sérieux, leurs yeux étoilés, leurs mains levées. Je leur lus le célèbre extrait d'*Olivier Twist* « *asking for more* », en intégral, puis en version adaptée. Les enfants comprirent que la demande d'Olivier, réclamant plus de gruau à la cantine du *workhouse*, était justifiée, et que Dickens était de son côté. Ils me dirent préférer la version intégrale parce qu'il y avait plus de détails. Le second texte choisi était l'assassinat de Nancy. De nouveau, ils préférèrent la version de Dickens, notant que l'adaptateur changeait les mots, raccourcissait le texte, omettait la prière de Nancy, etc.

Encouragée par leur sérieux et la finesse de leur lecture, je leur lus la métaphore testée la veille sur leurs aînées. Ils s'en amusèrent, mais m'en donnèrent des explications littérales, par exemple que les enfants avaient droit à des fruits quand ils avaient bien travaillé... Ma conclusion de l'époque ? Les scènes d'action, et elles sont nombreuses dans *Olivier Twist*,

n'ont pas besoin d'être adaptées, mais le style dickensien, inimitable, pose quelques problèmes à la compréhension moyenne d'un jeune lecteur.

Je ne vins jamais à bout de ma recherche, la faute à Dickens. Profitant de mon séjour à Londres, je me rendis par trois fois sur sa tombe dans le « Coin des Poètes », à l'abbaye de Westminster, lui demandant à genoux de me faire écrivain. Il m'exauça, et ma carrière universitaire tourna court. Mais je l'aimais toujours. Mon fils aîné atteignant ses huit ans, j'ouvris pour lui *David Copperfield*. Je dus recourir à une adaptation en temps réel, comme je le fais actuellement pour ma fille, c'est-à-dire que je lis à voix haute, mes yeux balayant le texte en aval pour en repérer les longueurs. Car, en définitive, ce qui pose problème chez Dickens, ce n'est pas tant son style métaphorique et ironique, même s'il peut créer çà et là quelque malentendu. Non, ce qui pose problème, c'est ce que cette petite fille pleine d'aplomb lui avait un jour déclaré : « *J'aime beaucoup vos romans, mais, bien sûr, je saute les passages ennuyeux.* » Loin de se vexer, Charles avait éclaté de rire et sorti son carnet pour prendre bonne note des passages incriminés.

Voilà donc ce qu'il convient de faire pour transmettre Dickens à toutes les petites filles, à tous les jeunes garçons : ôter les redondances et les digressions, sabrer les descriptions quand elles ne sont que du remplissage, et les plaidoyers s'ils ralentissent l'action. Quand je lis *Pickwick* à ma fille, tantôt je l'avertis : « Là, je passe », tantôt, sans la prévenir, je fais du saute-mouton dans la phrase, évitant une incise, esquivant une subordonnée, laissant sur le bord du chemin adverbess ou adjectifs surnuméraires. C'est une pratique fatigante, et à haut risque, car je peux, quelques phrases plus loin, ne pas retomber sur mes pieds.

Ce travail, il est préférable de le faire à tête reposée. Certains adapteurs s'y emploient en fournissant des versions non réécrites ou expurgées, mais abrégées. J'en avais lu une des *Grandes Espérances* faite par Doris Dickens et approuvée par la Dickens Fellowship. Le but était : « *to ensure a smooth flow in the narrative in any way detracting from the original* », ce qu'on pourrait traduire en citant la quatrième de couverture de la coll. « Classiques » (texte abrégé) de l'école des loisirs : « *Cette collection se propose de rendre accessibles aux jeunes lecteurs de grandes œuvres littéraires. Il ne*

s'agit jamais de résumés, ni de morceaux choisis, mais du texte même, abrégé de manière à laisser intacts le fil du récit, le ton, le style et le rythme de l'auteur.»

Pour vous donner un exemple de ce qui sépare l'adaptation de l'abrégé, voici un extrait tiré d'*Olivier Twist*. Il s'agit de la phrase d'introduction du roman. Dickens a écrit :

« Parmi les édifices publics d'une certaine ville que, pour bien des raisons, je crois préférable de ne pas nommer, et à laquelle je ne veux pas donner de nom fictif, il en est un, commun depuis des siècles à la plupart des villes, grandes ou petites : c'est le workhouse ou hospice des pauvres ; et, dans cet hospice, un certain jour dont il est inutile de préciser la date [ce détail n'offrant à l'heure qu'il est aucun intérêt pour le lecteur], naquit le petit mortel dont le nom est inscrit en tête de ce chapitre.»

Ce qui devient en version adaptée « Spirale » :

« L'enfant dont ce livre porte le nom naquit un jour dans quelque misérable hospice de Grande-Bretagne.»

L'adaptatrice de l'École des loisirs s'est contentée, dans la version abrégée, d'ôter l'appel au lecteur (que j'ai placé entre crochets), et dont on peut à bon droit estimer qu'il n'apporte rien au texte.

Pour transmettre Dickens, il faudrait aller encore plus loin et produire non seulement une version abrégée à destination du jeune public, mais une version tout public plus volumineuse, qui débarrasserait le texte original de ses répétitions, presque un tic chez Dickens, de ses digressions nonchalantes, de ses accès d'ennuyeuse rhétorique. Il faut être conscient de ce que Dickens écrivait son récit au fur et à mesure de sa publication en feuilleton, rallongeant et raccourcissant selon les nécessités du calibrage. Il n'y a pas lieu de sacraliser tout ce qui est tombé de sa plume et, plutôt que de faire des préfaces, des postfaces et des appareils de notes pour souligner les imperfections de ses romans, il serait plus utile d'y remédier. Dickens nous en donne le droit, lui qui taillait dans ses textes pour les lire en public. Si les écrivains avaient une retraite, je sais bien à quoi j'emploierais la mienne...

Abréger, oui, pour transmettre.